

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Éric Dupont, Pascale Quiviger, Marie-Christine Arbour

André Brochu

Number 133, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2009). Review of [Éric Dupont, Pascale Quiviger, Marie-Christine Arbour]. *Lettres québécoises*, (133), 22–23.

☆☆☆ 1/2

Éric Dupont, *Bestiaire*, Montréal, Marchand de feuilles, 2008, 312 p., 24,95 \$

Henri VIII à Matane

Peut-on imaginer la fusion de Réjean Ducharme et de Michel Tremblay? Cela ressemblerait aux livres d'Éric Dupont, en particulier à son plus récent.

On trouve, dans *Bestiaire*, une liberté souveraine à l'égard des êtres représentés et de ce qui leur arrive, sur la base de situations familiales et sociales assez modestes. Voilà qui peut rappeler Ducharme, sans compter que le héros, qui est l'auteur lui-même, a une sœur dont il signale constamment la présence complice, même si son rôle reste discret.



ÉRIC DUPONT

LE SYMBOLISME

Mais on est loin de l'écriture inventive et flamboyante de *L'avalée des avalés*, et beaucoup plus près de celle, cordiale, de Tremblay; une écriture près des gens et des choses, appropriée à une chronique quotidienne et sans prétention. Du moins, sans prétention apparente, car la simplicité cache des gouffres...

Quoi qu'il en soit des affinités littéraires, l'auteur s'impose avec ses qualités propres. Son originalité réside surtout dans la création de supermétaphores. L'histoire racontée, « roman

autobiographique où s'entrecroisent vérités et mensonges » (p. 114), est d'emblée portée à un niveau de sens élevé grâce à l'injection massive de symboles.

Par exemple, l'histoire familiale. Le père, un policier, a quitté sa première épouse — la mère du narrateur et de sa sœur — et impose à ses enfants une deuxième femme, avec laquelle les rapports sont difficiles. Cette dernière devra céder la place à une troisième, etc. Eh bien, le père est constamment désigné sous le nom d'Henri VIII, et ses trois premières femmes sous les noms de Catherine d'Aragon, Anne Boleyn et Jeanne Seymour. L'histoire familiale est littéralement rapportée à celle de la cour d'Angleterre, qui lui sert d'immense métaphore.

BESTIAIRE

Une autre méga-image inspire le titre du livre: celle du bestiaire. Chacun des chapitres est sous le signe d'un animal — quatre oiseaux, deux mammifères et un animal marin. Ces animaux ont un rapport plus ou moins immédiat avec l'histoire racontée dans le chapitre, mais il est parfois très développé. Les poules (ch. 5),



ANDRÉ BROCHU

que le jeune Éric doit nourrir et dont il vend les œufs, ont entre elles des comportements cruels que l'écolier va retrouver avec précision chez ses camarades, et toute la collectivité prend dès lors allure de poulailler.

Les Jeux olympiques de 1976, Nadia Comaneci en tête, font aussi résonner leurs harmoniques sur une bonne partie du récit.

La personnalité du père policier, fantasque mais avec des côtés attachants, ou celles des mères successives, d'autres personnages encore, donnent beaucoup de vérité au texte. Le style souvent sans apprêt, mais capable de raccourcis narratifs remarquables, sert bien une imagination à la fois appliquée et anarchique. L'évocation de Matane et de la Gaspésie, en particulier du point de vue social, est réussie. L'expression n'a pas toujours la rigueur souhaitable, et les coquilles sont fréquentes (éditeur, où est-tu?), mais la vigueur du récit l'emporte.

Bref, un très bon roman qui, malgré ses imperfections, renouvelle le discours narratif en y installant carrément l'auteur, avec tous ses fantasmes.

☆☆☆

Pascale Quiviger, *La maison des temps rompus*, Montréal, Boréal, 2008, 230 p., 24,95 \$

Un roman pour rêver

Pour son deuxième roman, Pascale Quiviger crée un univers narratif incertain, où l'écriture subvertit la représentation.

Dans *L'esprit vagabond* (Boréal, 2007), André Major parle de « prose lyrique » pour désigner une tendance du roman actuel avec laquelle, avoue-t-il, il se sent peu d'affinités. L'expression me semble très bien convenir aux œuvres de Pascale Quiviger, plus particulièrement à *La maison des temps rompus*.

ANAMORPHOSE

Le récit m'a fait l'effet d'une anamorphose, où les éléments du réel sont distendus de façon à rendre ce dernier méconnaissable.

Un miroir circulaire restituerait la logique du vraisemblable, mais il est absent. Au lecteur de prendre la relève!



En fait, je m'interroge surtout sur le lien entre le long prologue, qui raconte l'achat d'une maison merveilleuse et étrange par la narratrice (laquelle s'exprime au je), et le reste du livre qui montre l'évolution de deux grandes amies, Claire et Lucie, depuis leur tendre enfance jusqu'à leur vie de jeunes femmes. En quatrième de couverture, le résumé, très bienvenu, affirme que la narratrice du prologue « se remémore » l'amitié des jeunes filles (puis femmes),

mais d'où vient qu'elle soit présente à ces deux vies? En quoi le souvenir se distingue-t-il de ce qui serait plutôt une imagination, une fiction? Tel est bien le sentiment créé chez le lecteur: réel et rêve se confondent.

UN ROMAN DE FEMME(S)

Les passages réalistes, relevés de temps à autre par la poésie d'images élaborées et fort originales (parfois trop...), ne cherchent pas à former une histoire continue, consistante, mais contribuent plutôt à l'évocation d'une humanité attachante et peu convenue, qui gagnerait toutefois à s'illustrer dans une action.



PASCALE QUIVIGER

Il faut noter l'omniprésence des femmes, qu'il s'agisse de Claire et de Lucie ou de leurs mères, Suzanne et Aurore — ou de l'amante de cette dernière, des

femmes de ménage, etc.; elles occupent toute l'avant-scène. Les pères sont strictement des pourvoyeurs d'enfants et restent en coulisse.

À cette distribution bien propre à favoriser les émotions correspond une écriture fort agréable, mais surtout féminine, comme on en lit peu. Les romancières recourent en général à une écriture non marquée, qui convient tout aussi bien à leurs collègues masculins. Les lecteurs ou lectrices qu'intéresse l'« écriture au féminin » trouveront ici, au contraire, une riche provende.

Sur le plan des significations, on voit l'auteure partagée entre deux tentations: celle de rendre compte d'un monde angoissant, parcouru de tensions de toutes sortes (l'angoisse se matérialise dans des brèches au cœur du vraisemblable, ou des fatalités déchirantes comme la mort d'Odyssee, l'enfant de Lucie, dans un accident de voiture), et celle d'exalter la lumière et le salut du monde. Claire, Lucie, Aurore portent des noms lumineux, et la part du soleil fait contrepoint à celle de la nuit et du malheur, un peu comme chez Marie-Claire Blais mais avec une inscription plus marquée dans le quotidien et l'individuel.

En somme, un morceau de littérature souvent délectable, mais une proposition romanesque problématique.

☆☆ 1/2

Marie-Christine Arbour, *Une mère*, Montréal, Pleine lune, 2008, 124 p., 19,95 \$

Écrire la mère

La relation entre mère et fille peut faire l'objet d'un récit touchant... ou non. Mais plus que l'émotion, c'est l'écriture, ici, qui s'impose.

Rares sont les écrivains, au Québec, qu'on oserait rapprocher de stylistes raffinés comme Marcel Jouhandeau, dont on connaît l'écriture parfaite et un peu maniérée appliquée à la description des riens de l'existence. Malgré quelques réserves, je gratifierais Marie-Christine Arbour d'un tel honneur, à cause de certaines pages qui relèvent de la haute voltige, dans l'expression ou dans l'analyse.

QUALITÉS ET DÉFAUTS

D'autres traits cependant, comme l'emploi systématique du passé simple et l'abus de l'imparfait du subjonctif, gâtent quelque peu la sauce. Les sauts logiques aussi. Que dire d'un incipit tel que: « Elle me fit honte./Je l'aimais./C'était vers la fin du printemps, sous un soleil en quelque sorte paradisiaque. Elle fut fiévreuse [...] » (p. 9)

Ces qualités et ces défauts, d'une certaine façon, reflètent la personnalité composite de la mère, femme qui affectionne l'élégance et la mode mais qui est trop pauvre pour assouvir ses besoins. Elle a plusieurs hommes à la suite dans sa vie et elle est tenaillée de désirs, mais elle a une seule fille — la narratrice. Avec celle-ci, elle entretient des rapports tantôt chaleureux, tantôt froids, mais ininterrom-



MARIE-CHRISTINE ARBOUR

pus, à part une escapade de Caroline dans l'Ouest canadien.

La jeune femme nous fait donc connaître sa mère, Madeleine, en évoquant les différents moments de leur existence commune, et elle le fait dans un beau désordre. Pas de chronologie, sinon celle que le lecteur peut arriver à reconstituer à l'aide des différentes indications qu'on lui soumet, non seulement dans le récit de la fille, mais aussi dans les pages du journal intime de la mère. Le pointillisme de la narration (sans chapitres, avec de fréquentes divisions à peine marquées) permet curieusement de mettre en valeur les composantes immuables de la réalité représentée, en l'occurrence la personnalité ondoyante de la mère.

L'INTELLIGENCE AVANT TOUT

L'analyse psychologique, la définition d'un être humain observé à travers ses manifestations quotidiennes, voilà ce qui fait l'essentiel du livre, qui n'est rien de moins qu'un roman d'action ou, encore, qu'un roman sentimental. L'intelligence en est la qualité dominante, et tout se ramène au portrait assez froid d'une femme qui existe moins par elle-même que par les « belles phrases » qui la décrivent.

Une machine rhétorique régit la rédaction de paragraphes assez longs suivis de courtes phrases lapidaires (« Je pleurerai tous les soirs » [p. 27]; « Elle jubilait./Elle avait volé Dieu » [p. 89]. Il arrive que la phraséologie tourne au pataphysique: « Elle savait comment transiger avec les us d'une puissance frauduleuse qui tiennent les femmes exposées à la valeureuse inspection d'acheteurs du dimanche. » (p. 38) Mais toujours, il y a le souci de faire exister les êtres et les choses par une écriture très apprêtée, classique si l'on veut, puisqu'elle est faite de raccourcis, de litotes, de traits nets et (parfois) cruels.

Mère et fille sont pleinement prétextes à littérature.

